

« Steak barbare »

Début décembre, Singapour aura été le premier État au monde à autoriser la consommation par le grand public de viande artificielle issue de la transformation cellulaire, en l'occurrence des nuggets de poulet. Il y a déjà une dizaine d'années que des chercheurs ont cherché à produire de la viande à partir de cellules souches qui se reproduisent en laboratoire, un peu comme elles le font dans le cycle animal ou dans le corps humain. Mais ce qui est moins connu, c'est l'intérêt que de grandes multinationales portent à ces expérimentations pour développer des stratégies en direction des assez nombreuses start-ups qui surgissent dans ce domaine, qui elles-mêmes tissent des liens d'intérêts réciproques avec des fondations ou des ONG qui soutiennent le mouvement vegan.

Dans un ouvrage publié au début de l'année 2020 par les éditions de l'Aube et la Fondation Jean-Jaurès : « Steak barbare », le journaliste Gilles Luneau raconte dans une enquête passionnante les cheminements qui consistent à surfer sur les excès de l'élevage industriel pour dévaloriser toute forme d'élevage, y compris issu de l'agriculture biologique, à s'appuyer sur l'empathie en faveur du bien-être animal pour condamner toute modalité d'abattage et, au bout du compte, à promouvoir un extraordinaire renversement des concepts consistant à qualifier de « viande propre » ou de « viande saine » les produits de l'industrie de la transformation cellulaire, que ce soient des cellules animales ou végétales, puisque ces start-ups parviennent aussi à produire des aliments ayant le goût de la viande ou du poisson à partir de protéines végétales transformées.

Mais évidemment, ce travail sur l'opinion ne peut pas se faire tout seul, et les chercheurs, comme les industriels, savent bien que celle-ci accepterait difficilement de considérer spontanément comme « saine » ou « propre » une nourriture entièrement artificielle et produite en laboratoire. D'où l'importance d'avancer sur un terrain déjà préparé par la dénonciation des fermes-usines, la condamnation des scandales de certains abattoirs et le basculement, chez certains, de l'intérêt pour le bien-être animal en idéologie antispéciste.

L'auteur, s'appuyant sur une longue expérience du monde agricole français et européen, nous invite donc à le suivre dans un long périple à travers les États-Unis, de la Californie à Princeton et de New York à Boston, dans les laboratoires où des chercheurs exaltés exposent leurs rêves d'une agriculture post-animale et dans les conférences où des gourous du transhumanisme et des investisseurs en quête de nouveaux marchés s'efforcent de trouver les arguments propres à séduire une clientèle qui rejette la « malbouffe » et l'agriculture

industrielle et déshumanisée mais qui sont prêts pour cela à se laisser embarquer, au prix fort, dans un monde alimentaire dénaturé.

L'intérêt de cette enquête vient à la fois de son caractère minutieux et documenté, décrivant les entrelacs entre fondations « philanthropiques », recherche universitaire mais aussi extra-académique, ONG et géants de l'agrobusiness comme Nestlé ou Cargill, de son ton vivant et didactique, par la description des différents processus de transformation cellulaire et par les interviews des chercheurs ou des idéologues d'un monde d'où l'élevage aurait été éradiqué, et des éclairages inédits qu'elle apporte sur les énormes intérêts financiers qui sont en jeu, à la fois pour l'alimentation humaine mais aussi pour celle des animaux de compagnie, et sur le rôle d'« idiots utiles » des multinationales que les mouvements vegan ou antispéciste jouent à l'insu de leur plein gré...

A lire avant ou après le chapon (fermier et bio) rôti de Noël.

Jean-François MERLE